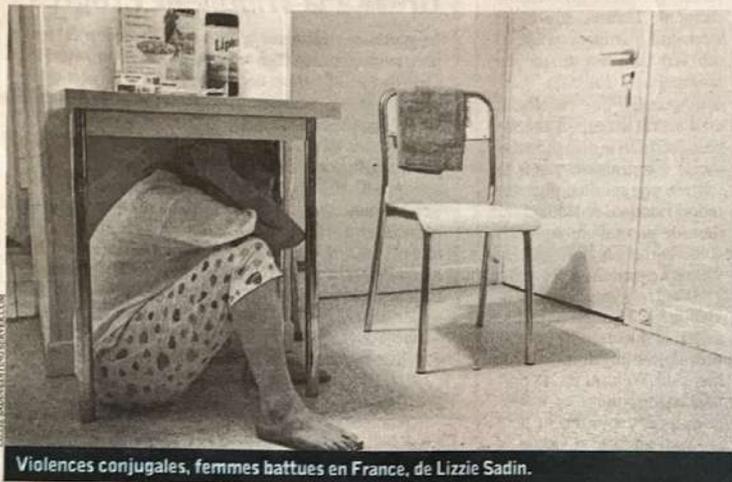


« Ne pleure pas, prends des photos ! »

PARIS - À la Bibliothèque nationale, une exposition donne la parole à vingt-trois photographes qui revendiquent une éthique de l'engagement.



Violences conjugales, femmes battues en France, de Lizzie Sadin.

« Lorsque je photographie des femmes battues, je me sens comme un fauve qui doit à la fois capter ce qui se passe autour et, en même temps, gérer le danger, les problèmes techniques comme l'absence de lumière. Sur le coup, parce que j'ai enquêté, que je me suis préparée, je suis calme, on dirait que l'on m'a fait une piqûre anesthésiante. Je ne dois pas me laisser envahir. Pourtant, des fois, de voir des femmes au buste lacéré, brûlé par des fers à repasser, j'en

pleure avec elles. Mais elles m'arrêtent : "Non, prends des photos ! On en a besoin !" C'est seulement après, lorsque je sors, que j'ai la chair de poule », explique Lizzie Sadin qui a choisi d'être photographe, après avoir été animatrice, pour donner à voir les souffrances endurées par les gens.

« Le mot engagement, je le revendique. J'ignore ce que c'est que d'avoir peur de ce que l'on est. Photographier, c'est crier », dit celle qui s'est penchée aussi sur l'élimination des bébés filles indiennes et qui,

n'ayant pas encore conclu une éprouvante série sur les bagnes d'enfants dans le monde, se met en colère contre les sommes ridicules arrachées à des rédactions qui « déprécient les travaux menés de longue haleine, à l'autre bout de la planète, pour dénoncer et donner à réfléchir ». « J'ai honte pour eux ! dit-elle car, de l'argent, ils en ont pour montrer Angéline Jolie en Namibie. »

Quelques images noir et blanc de Lizzie Sadin sont exposées, comme celles de 22 autres photographes, dans l'allée Julien-Cain de la Bibliothèque nationale de France, sous le titre « Une photographie engagée », dans une mise en scène qui dérouta certains d'entre eux, peu habitués à voir leur portrait et leur nom présentés aussi gros que leur témoignage.

UN PAPILLON DE NUIT

Que recouvre aujourd'hui le mot « engagement » pour les photographes ? Alain Mingam, commissaire de l'exposition, a eu la bonne idée de le leur demander. Après avoir précisé qu'« a priori, il se méfie de l'engagement, qui lui paraît souvent un peu forcé et renvoie une bonne conscience, surtout à l'auteur », Raymond Depardon, qui expose des images du Chili d'Allende, estime que, « par contre, les photographes, dont nous savons depuis longtemps qu'elles ne sont pas neutres, peuvent nous bousculer, nous faire réfléchir, nous interpeller à travers les frontières, les cultures, les consciences... Les photographes sont à l'épreuve du temps et l'engagement est long. Les deux sont volontaires et insoumis, le photographe est obstiné, l'engagement est entier. »



Après la tragédie du Rwanda, l'exhumation des corps en 1997, de Christophe Calais.

Guillaume Herbaut, entré en photographie avec Capa pour modèle, dit « penser chaque jour à Tchernobyl », où il est retourné trois fois. « Je ne sais pas pourquoi, dit-il. Là-bas, j'ai peur, j'étouffe, j'ai envie de partir, pourtant je suis attiré comme un papillon de nuit peut l'être vers la lumière. » Comme si cela ne suffisait pas, en avril 2005, il part à Nagasaki et Hiroshima. « J'étais là pour écouter les témoignages des survivants et pour photographier leurs cicatrices. L'un me parlait de sa première vision après la bombe : "Mon bras était devenu noir et du sang rouge vif coulait dessus, c'était très beau." Un autre se souvenait de la lumière de l'explosion : "C'était extraordinaire." À mon retour en France, j'étais habité par leurs témoignages et, tout comme Tchernobyl, chaque jour, j'y pense. » Et il précise : « Je fais du reportage pour raconter des histoires, pour ne pas oublier et pour changer ma conscience. Je ne sais pas si je suis un "photographe engagé", je me méfie des mots. Je crains que l'image fixe ne soit plus un moyen pour changer le monde. Je pense simplement que nous, les photographes, devons stopper le flux d'images dans lequel nous sommes noyés. Faire du reportage à retardement, toucher la

conscience tranquillement. » Christophe Calais fait comprendre combien l'engagement peut être une affaire intime. Lui, son obsession, c'est le Rwanda. Un premier voyage en 1994, au moment de l'exode des Hutu vers le Zaïre. Trois ans plus tard, pénétrant sur le site de Murambi, après la guerre civile, il ne parvient pas à photographier. Il pense aux images de la Shoah et du génocide cambodgien. Y retourne. Passe une demi-journée, « seul parmi les ossements, comme une plongée en apnée. En remontant à la surface, dit-il, je comprenais qu'il fallait maintenant donner la parole aux rescapés et, un jour, voir comment la justice serait rendue. »

Il était dit qu'il se battrait pour revenir, pour aller chercher cette information si difficile d'accès. « Si on n'est pas sur place, on ne rapporte pas. J'aime ça de la photographie, cette façon de chercher des réponses à des questions. » Dans son livre *Rwanda, le pays hanté*, paru cet hiver aux éditions du Chêne, on voit comment évolue l'écriture photographique de Christophe Calais. Parti voilà douze ans avec la photo d'actualité pour finalité, il constate tristement qu'aujourd'hui les journaux n'autorisent plus que de petits voyages qui, mis bout à bout,

sont devenus alimentaires. À force, il s'est mis à photographier ce qu'il ressentait. Le Rwanda, son histoire, sa terre, ses gens qui, « des années après le génocide, erraient, livrés à leur silence, comme dans un asile à ciel ouvert », sont devenus plus forts que tout, font partie de sa vie. « J'aime le Rwanda, les Rwandais, confie-t-il, ses odeurs me manquent, lorsque je suis ici. »

UN VOILE ROUGE

« Je regarde la rue vide... Une lumière aveuglante... L'espace en expansion... Mes tympanes hurlent » : ce sont quelques unes des dernières sensations exprimées par Laurent Van der Stockt, alors que, blessé par une bombe le 15 décembre 2003, non loin de Falouja, en Irak, il dicte son reportage à *Match*.

Laurent, qui déteste le sensationnel, pourchasse le contre-sens et essaie d'anticiper la manipulation, cultive l'humilité face à la complexité. « Après avoir ragé devant des scènes insupportables, dit-il, on sait bien que les émotions qu'elles provoquent, comme la compassion ou la colère, qui tombe comme un voile rouge sur les yeux, nous empêche de bien voir. Devant le même au bras attaché ou la jeune fille maigre qui grelotte, nous sommes diminués, en tout, et aussi dans notre capacité à comprendre, juste à l'instant où, de toute urgence, il faudrait être lucide. » Un engagement inséparable de son éthique...

Magali Jauffret

LES PHOTOGRAPHES EXPOSÉS

Raymond Depardon, Philip Blenkinsop, Eric Bouvet, Alain Keler, Alfred Yaghobzadeh, Laurent Van der Stockt, Jérôme Sessini, Christophe Calais, Noël Quidu, Olivier Jobard, Jean-Gabriel Barthélémy, Eric Dexheimer, Marie Dorigny, Jane Evelyn Atwood, Lizzie Sadin, Cyril Le Tourneur d'Ison, Guillaume Herbaut, le Collectif Argos (Guillaume Collanges, Hélène David, Cédric Faimali, Eléonore Henry de Frahan, Laurent Weyl, Jacques Winderberger).

Bibliothèque nationale de France, site François-Mitterrand, allée Julien-Cain, quai François-Mitterrand, Paris 75013. Jusqu'au 12 juin.

L'essentiel

Banlieue toulousaine. Le festival Histoire en toutes lettres

Le festival Histoire en toutes lettres propose à partir d'aujourd'hui et jusqu'à dimanche à Tournefeuille, en banlieue de Toulouse, une programmation intitulée « La mémoire et l'oubli », évoquant à la fois les guerres du XX^e siècle et la mémoire coloniale, en présence de Jorge Semprun, Jean Lacouture, Salah Amokrane et Jean-Louis Trintignant. Ils se succéderont autour des thématiques « Mémoire et histoire », « Mémoire et littérature » ou « Mémoire ouvrière ». Rencontres et lectures sont aussi au menu de ce festival dont Ivan Morane est le directeur artistique. En clôture, la mémoire de Claude Nougaro sera évoquée avec une balade poétique et musicale.

Action culturelle de la France à l'étranger

Le ministre des Affaires étrangères, Philippe Douste-Blazy, a présenté hier un plan de relance de l'action culturelle de la France à l'étranger, prévoyant un partenariat accru entre l'État et le secteur privé et la création de nouvelles agences. Ce plan couvre plusieurs grands domaines : le rayonnement culturel, la promotion de la langue française, l'enseignement et le développement.

Et aussi...

Marionnettes. La sixième édition de la biennale de marionnettes intitulée « Scènes ouvertes à l'insolite » se tiendra du 12 au 20 juin au Théâtre de la Cité internationale, à Paris.